CRITIQUE, danse. PORTO, Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 29 avril 2024. « Voice Noise » par Jan MARTENS

Le mois d'avril à Porto, c'est le mois de la danse. Chaque année, le *festival DDD – Dias da Dança* investit la ville, ses théâtres, ses espaces publics et même les villes voisines de Gaia ou Matosinhos, pour une célébration de la création chorégraphique contemporaine. Cette édition 2024, qui bat son plein jusqu'au 5 mai, affiche une programmation particulièrement riche, entre figures établies et jeunes créateurs, entre spectacles intimistes et performances plus monumentales. Le Teatro Rivoli, épicentre historique de ce rendez-vous incontournable, accueille l'une des créations les plus attendues du festival. Le 29 avril 2024, c'est en création nationale que le chorégraphe belge Jan Martens a présentée « *VOICE NOISE* », une pièce aussi exigeante que bouleversante, qui fait souffler un vent de fraîcheur et de profondeur sur la scène portuane.

Et ce vent, il porte la voix. Pas n'importe laquelle : celle des femmes que l'histoire musicale a trop souvent réduites au silence, ou reléguées au rang de « *bruit irritant* ». C'est en

lisant l’essai d’Anne Carson, « *The Gender of Sound* », que **Jan Martens** a trouvé l’étincelle. Dans cet essai, l’auteure montre comment la culture patriarcale, depuis la Grèce antique, a associé la voix féminine à la « *monstruosité, au désordre et à la mort* », cherchant ainsi à la museler. Face à ce constat, Martens ne répond pas par un manifeste : il compose un spectacle. Il exhume treize chansons, certaines oubliées, d’autres expérimentales, toutes interprétées par des compositrices et vocalistes innovantes des cent dernières années. De la *post-punk* américaine de **Cheri Knight** aux incantations indiennes de **Kesarbai Kerkar**, en passant par la soul de **Ruby Elzy** et l’hymne résistant « *Bella Ciao* », la *playlist* est un voyage fascinant à travers les marges de l’histoire musicale.

Sur le plateau nu du **Teatro Rivoli**, une estrade surélevée, au sol noir et légèrement réfléchissant, devient le microcosme de cette exploration. Six interprètes — trois danseurs, trois danseuses — s’en emparent. Pas pour illustrer la musique, mais pour la rencontrer, se laisser traverser par elle, et laisser leur corps y répondre. La scénographie, voulue épurée, est un écrin parfait pour mettre en lumière le travail des danseurs, dont l’engagement est total. On reconnaît des complices de longue date de Martens comme **Courtney May Robertson** ou **Steven Michel**, rejoints par de nouveaux visages tout aussi investis, comme **Sue-Yeon Youn** et **Elisha Mercelina**. Chacun apporte son langage corporel unique, et ce qui fait la magie de « *VOICE NOISE* », c’est la manière dont ces singularités s’assemblent.



Le spectacle se déroule comme une succession de solos, de duos et de moments de groupe, tous liés par une grammaire commune faite de subtilité et de précision. Ici, pas de grandes démonstrations de virtuosité ou de récits linéaires. Ce qui captive, c’est l’écoute profonde qui semble habiter chaque interprète. Ils dansent dans un espace de plateau qui est aussi un espace d’observation, où les danseurs qui ne sont pas en scène regardent depuis les côtés, créant une tension palpable, une communauté de regards qui intensifie l’expérience. Le mouvement naît de la musique, s’y confronte parfois, la contredit, mais toujours lui répond dans une conversation intime. On pense à cette danse heurtée et presque saccadée sur une musique *brutaliste,* ou à cette transe lente et méditative sur des chants indiens. L’intensité est parfois brutale, comme lors de ce moment libératoire où les six danseurs se mettent à crier, à expulser ce qui les habite, faisant écho à la pensée d’Anne Carson sur la bouche qui

s’ouvre pour laisser échapper l’indicible. Mais la pièce sait aussi offrir des instants d’une beauté cristalline. Le final, sur les chants liturgiques du trio norvégien *Trio Mediæval*, où les corps, dans une lumière qui décline, semblent se fondre dans une harmonie presque céleste, est de ceux qui restent longtemps gravés dans la mémoire.

« *VOICE NOISE* » est une œuvre de maturité. **Jan Martens**, après avoir exploré les grands formats avec des pièces comme « *FUTUR PROCHE* », revient à une forme plus resserrée, plus intimiste, pour nous offrir un spectacle d’une grande élégance et d’une profonde humanitéP. Il ne s’agit pas simplement de célébrer des voix oubliées, mais d’interroger notre propre écoute, notre propre rapport à l’altérité et à la liberté d’être soi. Le public du Teatro Rivoli a eu ce privilège d’assister à la création nationale d’une pièce qui s’annonce comme un jalon dans la danse contemporaine. Un enchantement pour les sens, et une puissante leçon de vie.



CRITIQUE, danse. PORTO, Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 29 avril 2024. « Voice Noise » par Jan MARTENS. Crédit photographique (c) Phile Deprez

CRITIQUE, danse. 76e FESTIVAL D'AVIGNON, Cour d'Honneur du Palais des Papes, le 19 juillet 2022. « Futur proche » par Jan MARTENS

Il fallait tout l'audace de Jan Martens pour investir la grandiose Cour d'honneur du Palais des Papes avec une troupe de vingt interprètes et un clavecin comme seul vaisseau amiral. Pièce marquante, *Futur proche* est une expérience physique, presque charnelle, qui restera comme l'un des moments forts du 76e festival d'Avignon.

Sur scène, un long banc de bois traverse l'immense plateau. Sur ce fil tendu entre passé et futur, quinze danseurs de l'***Opera Ballet Vlaanderen*** et deux enfants sont assis, dans une attente suspendue, comme une humanité au bord du précipice.

Puis la claveciniste polonaise **Goska Isphording** s’installe et fait jaillir de son instrument des notes métalliques, presque futuristes, qui libèrent les corps. Ce n’est plus un clavecin baroque, mais une machine à explorer le temps. La danse qui s’ensuit est une démonstration de force rythmique : les danseurs, vêtus de tenues bigarrées et décontractées, se lèvent, tourbillonnent, se scindent et se recomposent en une spirale envoûtante. Martens, fasciné par la vélocité percussive de l’instrument, crée une chorégraphie d’une précision diabolique, où chaque mouvement répond à une note, où le groupe entier se fait orchestre.

Mais sous cette beauté formelle, qui rappelle les œuvres géométriques de **Lucinda Childs** ou d’**Anne Teresa De Keersmaeker**, gronde une urgence politique et écologique. Le spectacle, conçu en pleine pandémie, dialogue avec l’actualité la plus brûlante : le réchauffement climatique, l’immobilisme des sociétés. Les phrases projetées sur les murs de pierre — pronostics d’un autre siècle — résonnent comme des avertissements. On passe d’une humanité en mouvement, pleine de foi en l’avenir, à une humanité qui se confronte à son propre reflet.



Un moment d’une intensité rare survient lorsqu’une caméra, posée au sol, filme les danseurs en direct. Leurs corps, projetés en géants sur le mur médiéval, deviennent des icônes vulnérables. Leur danse, face à l’objectif, est celle de papillons attirés par une lumière mortifère, une métaphore saisissante de notre narcissisme contemporain. Plus tard, alors que la nuit semble tomber sur le plateau, les interprètes démontent le banc et se livrent à un rituel de purification dans une bassine d’eau, une scène d’une lenteur cérémonielle qui évoque à la fois un bain baptismal et les images d’un monde noyé. Ici, la danse se fait prière, interrogation silencieuse sur notre capacité à nous laver de nos erreurs.

Jan Martens signe avec *Futur proche* une œuvre chorale magistrale. Loin des codes académiques du ballet, il offre à ses interprètes une véritable présence, une liberté de mouvement qui émeut autant qu’elle impressionne. Ici, les danseurs sont de réels acteurs de notre destin commun. Le

final, où des corps émergeant de l’obscurité se redressent et avancent vers le public, est un message d’espoir fragile mais indéniable. La fête est finie, la frénésie retombe, mais la question demeure, lancée comme un défi : et après ? *Futur proche* n’est pas une prophétie, c’est un formidable coup de poing poétique qui nous oblige à nous lever et à nous réinventer.



CRITIQUE, danse. 76e FESTIVAL D’AVIGNON, Cour d’Honneur du Palais des Papes, le 19 juillet 2022. « Futur proche » par Jan MARTENS. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage